

au-delà du sensible, au-delà des limites de l'existence. Là où nous voyons un objet, ils voient la chose en soi, l'être-même. Du coup, ils ont accès à une réalité non cachée par le voile ou le filtre de l'*ex-istence*. Certes, cette « élévation », qui les fait accéder à la grille de codage, pour nous invisible, ne leur apporte pas le bonheur.

C'est même une grande souffrance. Un de mes patients, autiste adulte, me disait : « Je suis comme une éponge, mais je n'arrive pas à essorer. » Il absorbait tous les signifiants, toutes les lettres, toutes les particules langagières, mais ne pouvait rien en faire et se trouvait impuissant, comme paralysé. Pour pouvoir agir, en effet, il faut exister, être séparé du monde, afin de le saisir du dehors.

Quel credo spirituel votre vision alimente-t-elle ?

Je suis d'abord très touché et concerné par les philosophes grecs, Platon, Plotin, etc. Pour les Grecs d'avant Socrate, pas d'ambiguïté, l'extériorité de la pensée est encore totale. La Pythie de Delphes, par exemple, n'a pas à se consulter elle-même, mais juste à s'ouvrir au monde : elle voit un oiseau passer, ou un nuage d'une certaine forme, et elle parle, car le sens lui est directement dicté par le dehors. Avec le « Connais-toi toi-même » socratique démarre un mouvement d'intériorisation. Celui-ci va s'accroître dans le christianisme et ne cessera de s'intensifier jusqu'à nos jours. Personnellement, je nourris mon âme à ces deux sources : la source grecque et la source judéo-chrétienne. Entre l'extériorité et l'intériorité.

Mon rapport au christianisme passe par son gigantesque fonds philosophique, mais pas seulement. Je suis très sensible à l'esthétique chrétienne et tout ce qu'elle a engendré dans les domaines pictural et architectural.

Tous ces domaines sont autant de pistes pour avancer dans ma réflexion clinique et dans mon approche thérapeutique. La connaissance des religions et de l'art devrait être impérativement au programme des études psychiatriques. Je constate que, sous le masque de la laïcité, se cache l'athéisme, dont les ravages se font sentir non seulement sur le plan social mais aussi sur le plan individuel. Je ne crois pas à l'athéisme. Il me semble que c'est l'une des grandes impostures de notre époque, parce qu'en réalité, il y a toujours une transcendance. L'humanité en l'homme est la transcendance même. Qui pense quand je dis « je pense » ? Qui est ce « je » ? D'où vient ma volonté ? C'est une volonté intime, certes, mais d'où vient la volonté de cette volonté ? Il y a toujours un amont, une transcendance.

Quelle différence entre conscience et satori ?

S'entendre sur les mots est essentiel. S'exprimant en philosophe classique et freudien, Serge Tribolet trouve normal que les dictionnaires de la psychanalyse consacrent des pages au mot "Inconscient" et presque rien au mot "Conscience". Nous nous étonnons : "Mais si quelqu'un connaît une illumination, un satori, et rencontre le réel sous un jour nouveau, vous appelez ça comment ? N'est-ce pas sa conscience qui s'élargit ?"

Réponse : "Ne confondons pas conscience et révélation. Au sens classique, la conscience est la compréhension des choses. Or *comprendre*, c'est *prendre dans*, c'est-à-dire *enfermer*. Un satori nous fait au contraire sortir de cette prison, en nous mettant en contact avec l'indicible. C'est pourquoi Lacan répétait : *Gardez-vous de comprendre*." Peut-on comprendre un kôan zen ?

Vous voulez dire qu'il y a toujours une incomplétude, un trou au centre du sujet qui dit "je" ?

Selon la théorie lacanienne, le sujet fait l'épreuve de son manque dans le langage. Vous connaissez la célèbre formule de Lacan : « Je dis toujours la vérité, mais pas toute, parce que les mots manquent », et c'est justement par ce manque que la vérité tient au réel. Qu'est-ce que cela signifie ? Le réel est hors langage, dans l'impensable.

Comme dans le judaïsme, où l'Absolu indicible, pris dans les lettres de la Torah, ne peut être approché que par celui qui les lit et les interprète ?

Bien sûr ! Nous revenons toujours à cette autre question biblique : « Qu'est-ce que la vérité ? » Le mot grec qui la désigne est *alétheia*, c'est-à-dire le « non-oublié ». Or, l'Inconscient, c'est cela : le non-oublié.

Mais pour la plupart des gens, la « vérité non oubliée » ferait plutôt penser à la conscience !

La conscience, ce n'est pas grand-chose. Juste la surface de la partie émergée de l'iceberg. De quoi sommes-nous vraiment conscients, de quelle minuscule fraction du réel ? Alors que l'inconscient, c'est la totalité. ●

1. Éd. Les Arènes. - 2. Dans : *Le Crépuscule d'une idole*, éd. Grasset.

À lire de Serge Tribolet : *Plotin et Lacan, la question du sujet*, éd. Beauchesne, *L'Abus de "psy" nuit à la santé*, éd. Le Cherche midi.